


① Néanmoins à la fin de cette année scolaire je dus repasser les épreuves du Certificat d'Études, et cette fois je réussissais d'emblée!

En sixième, et jusqu'en terminale, nous avions toujours des cours de couture et de dessin et de Sefège. En couture, on nous donnait toujours une patte de 20<sup>cm</sup> sur 10 environ, marquée à notre nom sur laquelle on nous apprenait les divers points d'aiguille; l'ourlet, le surjet, le point glissé, les petits plis, le point d'épine, le point de boutonnière. Il était difficile de réaliser une boutonnière parfaite: la partie du sommet  arrondi, et la partie terminale exigeaient grande habileté. ...

En 6<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> nous avions aussi un canvas; sa surface était plus vaste que celle de la patte. On ourlet son pourtour, puis au point de crois, coton rouge, on ornait le canvas d'une sorte d'encadrement, selon notre habileté. Puis enfin on incrustait au point de crois, bien sûr, les 26 lettres de l'alphabet et les 10 chiffres 1..2... 0. lettres et chiffres étaient de la même hauteur. On nous mettait le modèle au tableau, mais peu à peu, il était exigé de

à la rentrée d'octobre, je me redoutais pas ma classe. J'entrais au Cours Supérieur, en 6<sup>e</sup>! - 86  
foie pour toute la famille, et sérieux encouragement pour moi! (1)

Les Professeurs, dans ce cycle sortaient tous de Fontenay aux Roses, et leur enseignement était captivant! J'abordais la littérature classique, les théorèmes de l'arithmétique, l'algèbre et géométrie comprise; j'aimais même les cours de syntaxe, car notre grosse grammaire "Dupé" contenait des exercices intéressants: nous le gardions 3 ans, et il nous fallait ce temps pour épuiser son contenu!... Les verbes irréguliers exigeaient une attention soutenue!

La discipline était sévère. -

Nous répondions aux interrogations, debout devant le tableau, face à toute la classe! -

Les notes des devoirs écrits étaient relevées chaque matin après la distribution des cahiers du jour. Nos professeurs nous appelaient "mesdemoiselle", et nous disaient "vous" -

87  
faire de mémoire - lettre et chiffre se combinaient  
avec sept points de hauteur! -

Puis enfin, toujours aux points de crois nous devions  
réaliser notre nom et prénom - Ce canevas, ainsi  
achevé devait être précieusement gardé toute sa vie  
disait la maîtresse afin de pouvoir aisément marquer  
son trousseau plus tard -

Cet enseignement n'était pas "banal": on apprenait  
à changer de fil et d'aiguille selon le travail à  
exécuter, et l'étoffe à manier -

Je regarde encore attentivement les vieilles chemises  
de toile, les mouchoirs de coton, les quelques torchons  
de cuisine, ou les serviettes de table que possède encore  
Marie-Louise, et je retrouve tout notre enseignement  
classique dans la confection de cette "lingerie"

Je ne possède encore plus qu'une serviette  
de table ordinaire - car le beau trousseau était brodé -  
du temps de Maman, et chiffé par elle sans doute:  
Les deux lettres R.T aux points de crois sont très enjolivées  
et ont au moins 6 cms de haut! Les rares journaux de  
mode de l'époque donnaient à l'infini des modèles de  
de canevas, de broderie, de dentelles! nous n'appre-  
nions que des travaux d'aiguille, - non à broder,  
non à tricoter ou à crocheter. Maman tous ces petits  
instruments et savait s'en servir! - La dentelle a disparu des  
trousseaux au profit de la broderie.

Nos mains ne tiennent plus d'aiguilles -  
Quand, à la télévision, je vois jouer un artiste du

97  
Ce régime "austère" a supprimé je crois le peu  
de camaraderie qu'il y avait entre élèves - Est  
à peine si nous nous reconnaissions entre nous!

Une fois par mois, un inspecteur,  
venait vérifier le travail des élèves qui préparaient  
l'entrée à l'École Normale à Maçon. Mais il lui  
arrivait d'interroger n'importe quelle fille -  
Il se dirigeait d'ou au fond de la classe,  
et l'élève, debout près du tableau, devait  
répondre distinctement aux questions posées.  
Exercice bienfaisant!

Cette rigueur, dans la bonne tenue de  
nos paroles, de nos écrits, tenait en éveil  
notre attention... Un de mes devoirs  
de maths... fut annulé parce que  
j'avais écrit "Bordeau" sans x dans  
le dernier du problème et tout au long  
de la solution - Je perdais ainsi cette  
place de "Première" à laquelle j'étais habitué  
Car je restais étourdie... Je perdais mes  
crayons mes bords, mes cahiers... un jour,  
mon chapeau! - Il faisait chaud, au lieu

Piano, j'admire toujours l'habileté, la vitalité des mains qui à mon avis sont intelligentes (= produire si expressément les harmonies musicales « Je suis intelligent parce que j'ai une main ! »)

Et je déplore que l'enseignement classique ne développe plus l'activité des mains. Gustave me disait que les vigneronns fabriquent leur pioche, en adaptant la lame et le manche aux terrains; de ce fait ils avaient une série de pioches... et cette adaptation ménageait beaucoup leurs forces au travail.

Vincennes y fait une allusion dans son livre «

... Deux veillées d'hiver tandis que les femmes ravaudaient, les hommes modifiaient leurs instruments de culture selon leur emploi

Un copain de Bernard m'a dit avoir trouvé dans le grenier de son grand'père, cultivateur en pays montagneux plus de trente pioches d'allure différentes ! Ô mains ! -

Les travaux manuels des femmes révélaient la même dextérité... artistique même !

Allais. Je oublie de dire que jusqu'à la classe de seconde inclus, nous faisons chaque semaine  $\frac{1}{2}$  h de pages d'écriture. La tenue de la main, la forme des lettres nous étaient strictement enseignées et très surveillées. Dans les grandes classes on apprenait à écrire en « ronde » et en « bâtarde » ou gothique. Les plumes étaient spéciales.

de le mettre sur ma tête, je le gardais à la main. Arrivé à la maison, je m'aperçus que j'avais du le laisser tomber sans le voir !... -

Pour me consoler un peu, des gronderies de Maman ou des professeurs, j'eus un jour, une grande satisfaction. Le Professeur de Math s'était irrité parce que plusieurs élèves avaient été incapables de démontrer des théorèmes expliqués la veille. « Quelle est celle, dit-elle soudain, qui est capable de prouver, que la somme des angles intérieurs d'un triangle... » Spontanément, je levais le doigt et j'étais seul à le faire... « Il serait bien étonnant que Meduodell Rabut, si étourdie (sic) en soit capable, dit ironiquement le professeur... Enfin révoq. » Ma démonstration fut brève et impeccable ! « Le public » resta froid ! Mais je fus assez heureuse, intérieurement, pour n'en pas souffrir ! - Ceci donne un peu le climat dans lequel nous vivions ;... j'aimais reprendre mes rêves, le soir, en m'endormant!

Ces rêves où je m'étais si volontiers <sup>ent</sup>  
été perturbés par la venue, en classe, d'une fille <sup>89</sup>  
inattendue: Augustine, l'aînée de notre député.  
Maire. L'empressement du professeur, pour  
le recevoir, n'eût aucunement l'élève, elle  
s'assit sans façon, sans remercier, à la place  
indignée... Or par quel hasard ou... ironie,  
Augustine était-elle assise auprès de moi?  
Son Père et le mien étaient des adversaires  
politiques et religieux notoire... ce qui  
ne trouble, <sup>d'ailleurs</sup> en aucune sorte, nos mutuelles  
relations de voisinage.

Augustine, de grande taille,  
fruste de manières et de langage, sem-  
blait très ignorante; elle amusait  
toute la classe par ses réflexions incon-  
grues! Elle me déclare qu'elle détestait  
l'étude; en conséquence, elle copierait  
ses devoirs sur moi... Je lui passerais les  
solutions des problèmes, et toutes les  
réponses aux questions écrites - Très amusée  
je m'exécuteis volontiers. - Les cours de

solfege l'horripilait; elle appelait quistiti la 90  
clef de sol, et s'esclaffait de mettre des points noirs  
sur des lignes... des points avec des queues! - (des  
notes sur les portées) Quand on signalait une  
blanche, elle me demandait une bourrade et  
riaie - Je pense qu'elle aussi devait jouir  
de "l'immunité parlementaire" car les  
professeurs toléraient ses incartades.

Moi, je m'amusaie beaucoup et  
nous étions vraiment de bonne entente.

Un jour, ses exhubérances furent  
sans doute plus bruyantes, car le Professeur  
lui dit « Mad<sup>lle</sup> Bouveri, si vous continuez à  
vous amuser ainsi, j'avertirai Monsieur votre Père  
Grand silence de la Classe... mais Augustine  
sans la moindre émotion se pencha vers  
moi et me dit à l'oreille: « Ce qu'on s'en  
f... mon Père! » - J'éclatai de rire,  
sans retenue! - - - Quelle punition  
je reçus! et je devais le faire signer par  
Père et mère... Ceci m'ennuyait... Que  
diraient l'un et l'autre?

Oui, savoir comment Augustine avait fait sa vie m'aurait intéressé. Sa mère, travailleuse infatigable était toujours en tenue m'engère, jamais "en toilette". Sa fille l'imitait = Les parures vestimentaires ne l'intéressaient pas - Quand nous nous rencontrions - C'était rare ~~le~~ salut souriant rappelait notre camaraderie d'autan

Son père, toujours député. Muriel mourut après la 1<sup>ère</sup> guerre mondiale. Le cancer qui l'emportait emportait et concernait toute la cité. Lors des dernières semaines de l'insupportable maladie, le patient rouleté était soigné et veillé par les religieuses garde-malades. L'émancipé son parti préparait de grandioses funérailles civiles avec drapeau rouge, insignes etc...

La présence des religieuses engagea le curé de la paroisse à rendre visite à l'auguste mourant - Il fut conduit poliment dès l'entrée du domicile; il était pourtant aimé et respecté dans son Eglise, malgré les oppositions et rivalités du temps!

Mais quand j'expliquais à la Maison la cause de cette punition sévère, Papa et Maman ont tellement ri - Papa surtout - qu'ils signèrent sans broncher - Je m'en tirais bien! -

Ma campagne termina-t-elle son année scolaire? Je ne sais plus, en tout cas, elle ne revint pas l'année suivante (1)

J'aurais aimé savoir ce qu'elle était devenue. Son tempérament brusque, mais franc, ne pouvait se plier à la discipline scolaire; il exigeait espace et mouvements - La révolte instinctive et spectaculaire d'Augustine en face des études classiques m'a confortée, plus tard, dans la certitude qu'il est malsain de maintenir des adolescents, assis, 6 à 8 h par jour, quand leur intelligence refuse d'entrer dans le programme scolaire: tout leur comportement, taxé d'indiscipline, indique qu'ils veulent choisir des activités selon leur goût et leurs aptitudes, en se dépensant physiquement. Regardons les avec notre bon sens, et comprenons-les! - Mais les lois sont là!!

Alors le Curé de Gourdan, un tout petit village près de  
M<sup>re</sup> S<sup>te</sup> Vincent résolut de voir le malade ! Ce curé était  
très populaire dans le canton - Avec son chien sur ses  
talons, il parcourait sans cesse son territoire, visitant  
les fermes les plus isolées, et même au delà --- médecin  
des corps et des âmes, car instruit des choses de la  
nature, et par son expérience, il donnait de judicieux  
conseils de santé; il veillait les agonisants, ensevelissait  
les morts, dispensait son temps sans "compter".

La famille du malade osera-t-elle lui fermer  
aussi la porte au nez ? Il n'en fut rien ! Le Curé e ra-  
-conté de visite à Papa (ils étaient grands amis --- le  
bon vin les rapprochait.) — « On m'a fait entrer  
dans une chambre semi-obscur. Une religieuse près  
du lit disait son chapelet, et deux messieurs, en costume  
noir, étaient assis. A mon arrivée, personne ne bougea !  
Je m'approchai du malade et lui prenant le main, je  
lui dis " M<sup>re</sup> le Député, vous savez que je ne suis pas  
grand chose, mais je vous apporte ce que j'ai, ma prière  
et ma sympathie pour vous et les Vôtres - Il m'a serré la  
main aussi fort qu'il pouvait en murmurant "Merci, merci" ---  
Je le quittai ! - L'autrement fut un manifeste provocant du Socialisme

Cette année où ma classe connut tant de  
distractions, Renée réussit brillamment à son  
Brevet Élémentaire, avec une dispense d'un an.  
Papa, Maman, étaient ravis. Le lycée ~~arrêta~~ ses  
cours en classe de Seconde ! Les professeurs présentèrent  
encore Renée à un "examen de fin d'études", plus  
complet que celui du B.E.; ce fut encore un succès  
pour Renée.

Toujours soucieuse de notre avenir,  
Maman voulut que Renée continue ses études,  
et cherche des professeurs qui puissent lui donner  
des leçons particulières - C'est ainsi que Renée  
travailleur seule à la maison.

Dans cette même année Renée fit  
connaissance et amitié avec Marie Merle.  
D'un an plus âgée que Renée, Marie suivait  
les Cours de l'École des Mines, car son père était  
ingénieur - Marie vivait seule avec son père.  
Elle avait perdu sa mère précédemment; ses  
deux sœurs, l'une mariée au loin, l'autre  
professeur à Paris, la délaissèrent un peu -

De ses deux frères, l'un était mort d'une chute  
de cheval à St Cyp, l'autre Jean, était prêtre.  
Il était presque "naturel" que Marie s'attache  
à Renée et à Maman... la maison était assez  
proche de la nôtre! — Cette amitié Marie-  
Renée dura toute leur vie.

À cette époque, Maman commença à tousser.  
J'ai dit que Maman avait gardé Marie Louise  
(Virie) près d'elle aussi longtemps que possible,  
mais à 6 ans notre Benjamin était entrée  
au cours Élémentaire "Aux oiseaux", l'école de  
notre enfance: Maman n'avait pu se résigner  
à l'inscrire à l'école "laïque"!!... — Un au-  
tumn printemps, Virie prit la Coqueluche, elle  
fut assez fatiguée; après quoi, Maman  
aussi se mit à tousser; elle pensait que  
le "Petite" lui avait communiqué la Coquelu-  
che, et ne prit aucun soin particulier.  
Les vacances passées à M<sup>re</sup> St Vincent n'ap-  
prurent pas cette toux; mais s'est allée reporter  
à la campagne. — Avec ses cinq enfants, et

Maria, heureuse d'être avec nous, Maman faisait  
de bonnes promenades, et sans doute, s'occupait  
de sa maison, comme à l'ordinaire —

Marcelle le secondait toutefois, car si Renée  
continuait ses études, Marcelle devait rester  
à la maison, elle n'avait pas assez de  
santé pour préparer des examens scolaires!

Maman s'est-elle reposée à M<sup>l</sup> S<sup>a</sup> Vincent  
où elle aurait dû se guérir?... Il n'était pas  
dans les habitudes de faire des siestes l'après-midi,  
être étendue, lisant, inactive au jardin, lui  
aurait semblé d'une paresse insigne! Com-  
me elle aurait refusé que nous lui portions  
son petit déjeuner au lit!... on ne prenait  
pas sa température... et c'est insidieu-  
sement que la maladie progressait..

À la fin de l'octobre, Maman prenait  
toujours ses quintes de toux, matin et soir,  
qui l'épuisèrent, elle disait aussi que ce  
ne devait plus être la coqueluche, qu'elle  
se sentait parfois très lasse.

Renée et Marcelle qui vivaient

près et elle, ne s'inquiétait pas, et je pense que  
Maman devait rassurer Pope. 96

Pour moi, cette tour n'avait pas d'importance puisque Maman se levait toujours chaque matin pour faire partir les trois enfants en classe. Maman ne laissait à personne le soin de coiffer Vivise et moi!

Pourtant en Novembre Pope fit venir un "spécialiste" pour ausculter Maman. Celui-ci ordonna des "pommes de feu". Il venait les faire lui-même deux fois par semaine. Il arrivait de Cholon/S. en "automobile", grande nouveauté pour moi! - Maman se levait tard, et je gémissais d'être peignée par la servante dont la main était rude. Mais je savais que Maman serait bien vite guérie. ... C'est pour quoi je fus très surprise quand Pope, devant nous tous, lui proposa un séjour dans Midi! C'était donner un nom, un

terrible et redouté à la maladie! Tout le monde  
 de savait que les tuberculeux se soignaient au  
 soleil de la côte d'Algérie. Certainement, Maman  
 se serait gravement atteinte, car elle répliqua  
 calmement à Papa « Si je dois mourir, je  
 préfère rester près de mes enfants, que d'être  
 l'un d'eux » - Je restais stupéfaite -  
 Pourquoi parler de "mourir"?

Un autre incident me mit une nouvelle  
 fois en émoi: Le dimanche, après midi, Vespères  
 et Cours de Catéchisme achevés, nous nous réu-  
 nissions chez des Religieuses qui recrutaient  
 toutes les Enfants de Marie de la Paroisse -  
 Là, dans une grande Maison au milieu d'un  
 grand parc, nous nous retrouvions en "amitié"  
 et pouvions jouer à mille jeux mis à notre  
 disposition, et bavarder et discuter à  
 loisir! A l'occasion de fêtes les Religieuses  
 préparaient avec nous des pièces de théâtre,  
 pour le public des Parents - J'aimais jouer  
 la Comédie et c'était un plaisir pour  
 Maman de m'aider à parfaire les rôles

Renée et Marcelle n'aimaient pas être "actrices".  
Tandis que je me passionnais à interpréter des  
rôles comiques ou dramatiques.

qui m'incommodaient! - Maman aimait que nous  
fréquentions ces réceptions qu'elle nommait la Verte  
intéressante de Renée!... 98

Or un dimanche triste de Décembre, quand  
nous sommes revenues à la maison, Maman  
n'avait pas encore allumé la lampe... Assise dans  
son fauteuil, elle nous reproche de revenir si  
tard, de la laisser seule avec les deux Petits-

Était-ce plus tard que d'habitude?  
Pourquoi ces plaintes?... Nous n'avons pas  
compris que Maman devait avoir beaucoup  
de fièvre et être, à cette heure, déchirée par  
les angouisses qui étreignent les malades! -

Après les fêtes du Nouvel An, Maman  
s'olite complètement - À chaque départ et  
retour de classe nous allons l'embrasser, sans  
« rester près d'elle » pour ne pas la fatiguer.  
Elle devenait très silencieuse; ses yeux brillants  
nous parlaient plus que ses lèvres, elle nous  
souriait toujours... Pendant cette courte pé-  
riode, il advint qu'en débarrassant la table  
et portant à la cuisine une pile d'assiettes,

Ce fut, me dit-on, la dernière longue phrase qu'elle prononça.  
Le parti de ce jour, elle nous regardait intérieurement et nous  
souriait. Nous savions que l'inciter à parler la faisait mourir!

(J'allais trop vite sans doute) Je heurtai le 99  
chambrière de la porte, et laissai choir toute ma  
charge! Tracas épouvantable! Le bruit de toute cette  
vaisselle cassée et de la mélodie... J'allai près  
d'elle, m'expliquant, assez persuadé! Maman me  
dit "Ma pauvre petite, je m'inquiète de ce  
que tu vas devenir... Tu ne fais attention à  
rien!" --- Et depuis lors, dans son délire,  
le soir, parfois, elle m'appelait et disait son  
souci à mon sujet = La Religieuse garde-  
mélodie qui le veillait durant les dernières  
semaines, nous rapportait ces paroles --

Assez impressionnée, je montais au grenier,  
un jeudi, et devant la fenêtre ouverte, en regardant  
tout le ciel devant moi, je suppliais  
Dieu de m'aider dans mon avenir! --  
Je me souviens de ma démarche, mais non  
des paroles prononcées, un seul cri, sans doute!

Il en est bien sûr de moi faire  
notre prière près de son lit. C'est alors qu'un  
jour la Religieuse nous demanda de commencer  
une neuvaine à Notre Dame de Lourdes pour

obtenus sa guérison - La Religieuse me parut riélieuse  
Notre Maman pouvait-elle mourir? ...

100

Un dimanche matin - 14 Février - je fus  
surprise en me réveillant, du silence de Le Maison -  
Je quittai ma chambre : les pendules étaient  
arrêtées, les glaces voilées, Marcelle pleurait!  
Je compris ....

Sur le pont des pieds j'allais dans la  
chambre : Maman reposait calmement, les  
yeux clos! - N'allait-elle pas me regarder? -

Elle était vêtue de ce corsege de Teleur bleu que  
j'avais bien, ses mains retenaient le chapelet  
Blanc de sa Première Communion, ce chapelet  
qui avait aussi orné notre bras, lors de la  
même cérémonie. - (Je possède encore son  
livre blanc!)

Puis Le Maison fut enterrée par les cou-  
surières, et des cousins lointains que je connaissais  
à peine.

Pour les funérailles religieuses Pepe demanda  
l'accompagnement de toutes les cloches, car Maman  
aimait beaucoup le chant des cloches - j'ai

hérité de ce sentiment!

Jean et Véra n'assistaient pas à ces jours de deuil. Pépé les avait confiés à des amis.

Mes deux sœurs furent coiffées d'une petite toque de crêpe à laquelle on a cousi un long voile de crêpe qui cachait le visage et tombait jusqu'au bas du genou. Mon adolescence m'exempta de cet ornement... *Sinistre!* — Puis un ample châle de cachemire <sup>noir</sup> enveloppait leur corps! — Ma coiffure n'était qu'une simple "charlotte" et mon vêtement, un simple manteau noir. Le revers du col et des manches était recouvert de crêpe également.

Les cloches sonnèrent annonçant le départ du clergé pour le domicile mortuaire afin de procéder à la "levée du corps".

Ainsi les cloches accompagnaient le convoi de la Maison à l'église, de l'église au cimetière. Renée conduisit le deuil près de Pépé, Marcelle et moi <sup>allèrent</sup> ~~suivirent~~ derrière eux.

La cérémonie religieuse me laisse un goût amer : les prêtres, évoluaient, chantaient,

avec leur allure "ordinaire", ils ne semblaient pas prendre conscience que <sup>l'</sup>office se célébrait pour notre Maman

La maison devint comme vide :

"Plus d'amour, partant plus de joie ! -

Jean et Virsie revinrent à la maison, silencieux !

Jean pleurait tout bas près de son lit, mais il ne fallait pas pleurer devant Papa ! - Virsie, comme moi fut tout de noir vêtue, et un bras-sard noir, orne le manche droite du manteau de Jean.

Le vie reprit. Marcelle présida à nos toilettes du matin, avant le départ de la classe ; elle fit soin de nous coiffer, Virsie et moi, ce dont je lui fus profondément reconnaissant, je détestais le main dure de la servante qui tirait sur mes cheveux. -

Mais je n'entendais plus les multiples recommandations de Maman : "As-tu pris tes précautions -- as-tu un mouchoir --???"

Et en revenant de classe, on ne criait plus "Maman" en entrant à la maison... aucune

Quand je fus Directrice, une veille de vacances, j'ai demandé aux Pensionnaires, si elles avaient l'habitude d'appeler leur Maman quand elle venait à la maison. - Le méfardité des enfants souriaient en se quiquissant!

Voix n'aurait répondu le: "Je suis là"!

Cependant, une fois, étourdiment, je lançais cet appel en arrivant... Renée eut un sursaut?!

Trois mois après le mort de Maman, Jean faisait sa "Première Communion" et sa "Confirmation" - A cette occasion, Marcelle remplace le brassard de crêpe, par un brassard de soie blanche, agrémentée de longues franges! -

L'année scolaire se termine par des succès: Renée était reçue à l'examen du Brevet supérieur avec mention, et Jean était <sup>per</sup> à la session du Certificat d'Etudes!?

Pour moi, je terminais ce dernier trimestre sans gloire: la classe ne m'intéressait plus; je trouvais d'ailleurs nos professeurs incapables de stimuler notre courage au travail, malgré leur érudition que j'appréciais, et je n'aimais aucune de mes compes. Pourtant, je faisais souvent mes allées et venues avec Marguerite, la fille du pasteur protestant; Depuis des années nous faisons ensemble le trajet de l'école - Je l'appréciais! Comme moi,

Ce commentaire m'est personnel : il est évident que Papa n'a pas justifié son refus intransigeant!

104  
elle était toujours très simplement vêtue, et comme moi l'hiver, elle portait des galoches... On donnait son éducation austère, comme le mien!

Après la mort de Maman, elle me proposa de le part de sa mère, - de venir passer les weekends après midi chez elle. - Un peu surprise et émue, je demandais à Papa la permission de...

Il ne me laisse pas achever ma phrase... Un non absolu fut sa réponse... Était-il possible que, catholique, nous fréquentions des protestants, et la fille du Pasteur, de surcroît? -

Marguerite et moi sommes restées fermes campées! -

Ainsi s'achève cette année scolaire.

Sur le conseil du Directeur de l'école, Papa prit la résolution de mettre Jean au Collège de Charlottes pour entrer dans l'enseignement secondaire et Jean était un élève brillant, intelligent et sage et disait des professeurs. Je crois que Jean fut très heureux de cette nouvelle orientation de sa vie! -

Nous jouions de moins en moins ensemble avec Jean. Passionné par son

un Kodack  
disait-on

"mecano" jeu tout nouveau, il passait des heures  
à inventer des constructions non inscrites au code.  
logne - Moi, je lisais beaucoup plus : René me  
empruntait des livres à la bibliothèque des Reli-  
gieuses - Pendant toutes les grandes vacances  
Marcelle s'efforçait de préparer et marquer  
le trousseau de notre futur collègue,  
tandis que Marie était souvent à la  
Maison et s'activait avec René. En  
recompense de ses succès scolaires, Papa  
avait acheté à René un appareil pho-  
tographique, ce fut pour nous une source  
de joie nouvelle. René prit de nombreuses  
photos qu'elle développait elle-même en  
chambre noire avec une lanterne rouge. Puis  
le plexiglas de verre étant au point, il fallait  
fixer le négatif sur papier. - C'était un  
travail minutieux et lent qui prenait  
beaucoup de temps - Marie aidait tou-  
jours René; en général les photos étaient  
réussies! - Où sont-elles, maintenant,  
toutes ces plexiglas de verre, et ces images?

106  
Genevieve et Marie jouaient aussi souvent du piano. — à quatre mains. Maman nous avait abonnées à une Revue mensuelle « La Bonne chanson ». J'apprenais ainsi quantité de romances, de berceuses... et toutes les chansons de Bobel, — auteur célèbre à cette époque. Je sais encore quelques unes de ces mélodies, qui serenent le soir à ma mère quand j'ai peine à m'endormir. "Nini", maintenant, en possède tous les enregistrements, et je les entends toujours avec joie... et nostalgie.

"Les beaux jours, les beaux jours passent vite,  
Les beaux jours (bis) sont courts! —

Au début d'octobre Jean partait au Collège avec Papa qui revenait enchanté d'une longue conversation avec le Proviseur — Son fils allait être bien orienté.

Virgie reprenait le chemin des "Oiseaux", et moi, celui de mon "Cours Supérieur" — J'étais bien le plus triste des Trois! — Virgie aimait son école, et sa "Maitresse" — Classes

peu nombreuses, où se gardaient les habitudes  
de piété, de gentillesse, de calme, qui convenaient  
si bien à la nature de Virise! — et que j'avais  
connu autrefois!

En ce début d'octobre, je retrouvais donc une  
classe au climat froid, indifférent, les professeurs nous  
accueillaient sans le moindre sourire; de plus,  
elles se faisaient plus sectaires, si j'ose dire —  
elles lançaient facilement des allusions défavorables  
ou ironiques contre le clergé — — — Je l'explique  
maintenant par l'intensité des luttes que le  
Gouvernement socialiste de l'époque, menait  
contre l'Église — — Dans cette classe d'une  
trentaine d'élèves, où toutes, par tradition, avaient  
fait "leur Première Communion", j'étais seule  
à "accomplir fidèlement mes devoirs religieux":  
Messes des dimanches et fêtes, assistance aux offices  
de l'Avent, et du Carême... etc... et ma jeune Sœur  
était élève de l'École libre! — Beaucoup de griefs qui  
me montraient du doigt! Ainsi un jour, nous  
fûmes convoquées un jeudi, exceptionnellement  
pour une conférence — sur quel sujet? Je ne

(1) Nous <sup>avions</sup> chaque semaine un cours de morale, et notre livre de "Morale" contenait des "morceaux choisis" d'auteurs célèbres. J'ai appris le détail des lignes sur la calomnie de Beaumarchais. Le cours enseignait les devoirs de l'homme envers lui-même, envers la famille, le Patrie.

Nous avions également une heure de cours d'Instruction civique. On étudiait le rôle de l'Etat, la constitution républicaine, l'administration des départements, des communes. Je nous initiât au fonctionnement de la Justice: Magistère debout, Magistrature assise... Ce cours m'intéressait. Pourquoi l'a-t-on supprimé? Et nous apprenions par cœur - oui!! - la déclaration des Droits de l'Homme de 1789 - les 17 articles! - :

"Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droit. La propriété est droit naturel et sacré - Nul ne doit être inquiété pour ses opinions même religieuses! J'avais tout cela de mémoire... Je les récite encore...!!!!"

me souvient plus. Mais je manquais parce qu'il y avait se célébrait à la Paroisse. Le lendemain à mon arrivée en classe, j'eus justifié mon absence de la veille. Je le fis tout simplement... dans le silence de la classe... A quelq-ue temps de là, devant mon impuissance à réciter une leçon que je n'avais pas apprise (ô paresse!), le professeur me dit durement « allez donc chercher votre esprit aux officines religieuses de votre Curé ». Je regagnais ~~à~~ me place dans le silence général - Chose curieuse, les élèves restaient impassibles, sans le moindre sourire moqueur! - (1) A l'occasion d'une leçon de "lecture expliquée" - (j'aimais beaucoup ces cours!), le morceau choisi fut le "Conscience" de Victor Hugo - Sandavin, le professeur dit: "Il n'y a que Mademoiselle Rabut. (on nous interpellait ainsi, je l'ai déjà dit) qui doit savoir qui était "Caïn". Au tableau, ajouta-t-elle. Je me levai donc, et toute pleine de mes souvenirs de "l'Histoire Sainte" étudiée chez les Soeurs, j'expliquai le crime de Caïn" - - - Pourquoi le professeur ne

109  
 Voulu-t-elle pas donner elle-même ces explications ?  
 Devait-elle peur de prononcer le nom de Dieu en  
 pleine classe ?

Ces mini-incidents ne m'impressionnaient pas beaucoup, mais ils contribuaient à me garder indifférente à mon milieu scolaire.

Cependant, j'avais retrouvé Marguerite. Nous occupions ensemble, une des tables à deux places, et j'en étais heureuse ! — Pendant une leçon de géographie, — un mardi soir, — midi, nous étions tournées devant la carte du relief du Sol. (Les cartes Vidal-Lesclap, tapis-saient nos murs.), le professeur, se longu baguette en main, expliquait la structure du Massif central. Je remarquai l'expression change du visage de Marguerite. Ses yeux avaient un éclat inusité, ses joues très roses, son front très pâle lui demandait un air... céleste, oserais-je dire — Je murmurais à son oreille " Que tu es folle, aujourd'hui. " — Elle ne sourit même pas ! — Le lendemain, Marguerite n'était pas en classe. Le surveillant vint dire au professeur qu'elle était malade —

11) Malgré ma peine je ne me fisais pas mieux à mon travail et acceptais les distractions qui s'offraient devant ou derrière moi ! Au cours d'un gai bavardage, j'entendis le professeur de lettres dire soudain : « Je crois que si Madame Rabut était là, elle serait bien mécontente de sa fille ! » Ce rappel brutal de Maman, fit affleurer mes si profonde peine, et je sanglotais éperdument - Je ne pus descendre en récréation ! -

Seule en classe, avec le professeur, je n'entendis pas un mot de douceur de sa part, pour diminuer mes larmes -

D'ailleurs, aucun prêtre, ni religieuse que nous connaissions bien ne nous parlait de notre Maman - Ne pourraient-ils, nous dire qu'elle veillait sur nous, qu'il fallait la prier - Ne pourraient-ils nous évoquer sa présence invisible ? Doncement, je l'aurais accepté.

Le vendredi, en pleurant, cette même aînée prévint le professeur que Marguerite était très malade; le samedi matin, à l'ouverture de la classe, on nous annonça, sans commentaire, le mort de Marguerite ... et la classe reprit son cours. --- Quelques jours après en nous conduisit aux funérailles au temple protestant - Rien de commun avec les prières de l'office pour Maman. - Je me souviens surtout de longs discours ... que je n'ai pas

(1) compris. --- Ainsi me quitta mon unique "compagne" -

Je restai seule à ma table à deux places jusqu'à la fin de l'année scolaire.

Je ne parlais pas de ma vie scolaire à la maison; d'ailleurs Renée ne s'en inquiétait pas, elle regardait seulement, navrée, mes notes assez médiocres. Si je gardais mes places de 1<sup>ère</sup> en math, l'ensemble de mes résultats lui faisait perdre l'illusion de "réussir" comme elle dans mes études ! Renée me grondait sans cesse, oui, j'étais désordonnée, souvent en retard, je courais toujours après un cahier, un livre égaré.... mais sur les affreux défaits dont je pâtissais la première, les

J'eus un cheguin fou de voir ma robe de deuil  
dans cet état, et, une fois de plus, l'absence de  
Maman me mordit le cœur! -

M<sup>lle</sup> Madeleine -

riprimandes de Renée étaient sans effet - - - (M)  
Un certain dimanche, je cherchais en vain ma robe  
"habillée" pour aller à la messe. - Je la découvris enfin,  
couchée entre le matelas et le sommier de mon lit -  
(ce qui prouve le peu de soins que la servante mettait  
au ménage.) Je retirais donc un vêtement tout  
froissé. - Marcelle dut s'effarier pour le remettre  
en état. - Marcelle qui m'aidait tout chaque matin  
à partir en classe à l'heure, souffrait autant de  
mon désordre que des interventions de Renée! -  
Renée appelait Marie à le secours, celle-ci était en-  
core plus dure, dans ses paroles que mon aînée.

Toutes deux avaient une grande amie,  
de quelques années de plus qu'elles, le trio  
se retrouvait chaque dimanche chez les Religieuses.  
Un jour, au moment où j'allais partir en  
classe, Renée me tendit un enveloppe cachetée,  
et me dit: "Porte cette lettre à Mod<sup>elle</sup> Madeleine,  
et tu attendras sa réponse." - Flairant un piège  
je répliquai: "Ce n'est pas pour me faire encore  
gronder?" - Non, dit Renée avec assurance.  
M<sup>lle</sup> Madeleine était caissière dans un magasin

"blessé" au sens strict de  
recevoir une "blessure"

←

112  
devant lequel je passais tous les jours - Je lui trans-  
mis la missive et attendis --- Je fus encore mise  
en face de mes sottises, de mes défauts, de mon  
ingratitude. Vint à ris de Renée: Renée avait  
sans doute, relaté une de mes dernières incartades  
à la Maison... -- Ce mensonge m'a  
blessé profondément, et je n'arrivais pas à  
me décider à entrer en classe - Depuis lors,  
je me suis jurée de ne jamais tromper une  
enfant! -- Ai-je tenu parole?

Renée ne m'a pas demandé les con-  
clusions de cette démarche... Je rentrai à  
la Maison à six heures du soir, car elle m'a-  
vait ordonné de rester à l'étude où, après  
la classe, on faisait ses devoirs sous la  
surveillance silencieuse d'un professeur -  
Ce supplément scolaire était payé trois francs!  
La lettre et ses conséquences semblaient donc  
oubliées - Aurais-je trahi ma souffrance,  
si elle m'avait questionnée? Surement  
non! -

Chez les enfants, et les adolescents, "le souffrance"

ne s'installe pas dans l'âme, elle y surgit ou disparaît  
au gré des événements. C'est ainsi que la mienne fut  
dominée passagèrement par une de mes sottises qui  
fit choc en moi! - Tous les jours de classe, je passais  
devant un magasin de confection pour hommes -  
Sur le trottoir, un mannequin, grandeur nature, vêtu  
d'un complet (trien complet) se dressait avec un  
visage immuablement souriant. Etant souvent en  
retard, je courais devant la boutique, et parfois,  
rapidement, de l'index, je touchais le joue de  
cette figure au sourire figé en disant: "risette".  
Or un jour, courant encore, le mannequin fit  
un bond en arrière quand je disais "risette" - Sur-  
prise et affolé, je continuai ma course en reusen-  
sant le vrai mannequin: l'employé de commerce  
était debout près de son effigie et dans ma  
précipitation je n'avais rien distingué.

Pendant des jours<sup>je</sup> restai bouleversée  
par cette aventure, et prisais mille détours  
pour ne plus fréquenter ce trottoir! - ... Mais  
qn'aurait dit Papa, qn'aurait dit Renée,  
si cette incartade leur avait été révélée! -

Mon récit, bien sûr, était à leur portée, et  
 enjolivé de mille détails historiques ou imaginaires  
 Les deux garçons affectionnaient le Combat David-Goliath  
 Ce jeune garçon léger et lesté dans sa robe de lin, ayant  
 cinq petits cailloux pointus dans sa poche, et se mesurant  
 avec le pesant géant, harnaché d'une lourde armure, et  
 coiffé d'un épais casque d'acier, les enchantaient

En fin d'année scolaire, l'étude de  
 Misanthrope de Molière ravive quelque peu mon  
 chagrin latent!

Je savais par cœur de longues tirades  
 des tragédies et comédies classiques apprises les années  
 précédentes = j'avais admiré tous ces chefs-d'œuvre,  
 tous ces personnages de rêve : Ils exprimaient  
 ce que je sentais si bien et ne savais pas  
 dire ! "Le Cid" avait enchanté mes 12 ans,  
 Andromaque, passionné mes 14 ans! —

Quand, soixante ans plus tard, je racontais  
 Athalie à Michel, Anne Françoise et Bernard  
 à Montrond, je vibrais encore de mes  
 émotions de jeunesse.

Je dis en passant que nous n'avons jamais  
 lu Polyucte ou Esther, dans ces classes! —

Je reviens au "Misanthrope": Les discours  
 d'Alceste me comblaient de bonheur!  
 « Je veux qu'on soit sincère...  
 j'apprends sans peine le rôle d'Alceste! »  
 qui berçait mes irritations secrètes!

À vrai dire, les gronderies de Renée-Marie,  
 me paraissaient dénuées de sens. Je ne voyais

(1) Jean ressemblait à Renée par sa vive intelligence, et sa volonté au travail, et à Marcelle par ses silences et sa profonde sensibilité; comme Renée il avait un humour spontané, mais plus féroce comme celui de l'aînée et de Papa. Moi qui avais plutôt l'esprit d'escalier j'abhorrais les pointes que elle-ci nous lançait! — Mais je me souviens d'une réplique magnifique de Jean: Je déploraais ma langue <sup>si plate</sup> et enviais ardemment les beaux cheveux ondulés de Marcelle et Vivise — magnifiques! —  
— Mais tu frises aussi, dit Jean soudainement, tout comme ses rails de chemin de fer au tournant de la Voie! —  
Tout le monde d'éclater de rire... et moi aussi.

le pourquai de ces observations, mes gestes étaient si souvent spontanés ou inconscients! Il fallait bien me défendre: — J'écoutais distraitement ce que toutes deux disaient et je crois qu'elles s'en rendaient compte!!

Puis, Jean n'était plus à la Maison. Il revenait à chaque vacances officielles, un jour à la Toussaint, huit jours de Noël au Wambledan, dix jours = Pâques. Il était, certes, heureux de nous retrouver, d'être "chez nous", mais on le sentait plus lointain; il parlait de ses bons camarades de Collège que nous ne connaissions pas! — Je crois que sa présence permanente aurait diverti, égayé le milieu de ces cinq filles! — A lui, j'aurais raconté mes bêtises, et nous aurions bien ri ensemble des culbutes de mannequin!!

Il s'occupait beaucoup de Vivise. C'était Jean qui l'accompagnait le dimanche à la messe des enfants (plus courte que la grande messe à laquelle, nous, nous devions assister). De plus il commençait à lancer de pointes pleines d'humour<sup>(1)</sup>, sur le milieu social et

211  
Marie enseignait déjà à l'école des mines. ←  
Il n'y avait pas de place pour Renée à ce  
moment-là, et Renée désirait un peu  
"s'expatrier"...

religieux qui était le nôtre! Jamais Renée n'osa  
le contredire: son autorité, à elle, ne s'exerçait <sup>sur ses sœurs!</sup> que  
Or donc la fin de l'année scolaire  
approchait... Renée cherchait à enseigner. Elle  
ne voulait plus rester inactive à la maison. Elle  
voulait aussi "gagner" sa vie pour être indépen-  
dante. Papa ne l'y poussait pas! Mais  
Renée ne pouvait plus supporter de <sup>lui</sup> deman-  
der souvent de l'argent pour le marché  
de la famille, argent dispensé chichement.  
Papa n'en avait jamais assez pour ses plai-  
sirs personnels, et il oubliait, il oubliait  
la nécessité de subvenir aux besoins do-  
mestiques. Marcelle savait coudre et  
broder et grâce à elle, nous étions à peu-  
près à la mode dans nos vêtements!-  
Elle avait surtout le goût de confectionner  
de jolies robes, de jolies toilettes à Vivise!  
Car, à la maison, nous portions toujours des  
toilettes plus ou moins fantaisies: c'était l'usage.  
En cherchant donc une école pour  
enseigner, Renée fut mise en relation avec

une Directrice d'Institution à Bourp en Bresse, 117  
institution qui venait de se fonder. Grâce, sans  
doute, aux références élogieuses des prêtres et reli-  
gieuses que nous connaissions, elle fut acceptée  
d'emblée, et au début des vacances Papa présen-  
ta sa fille à la Directrice. La Maison plut à  
tous deux, et Renée décida que j'y entrerais  
comme pensionnaire puisque cette école comportait  
un internat. Papa accepta cette décision!

Renée et Marie vivant dans l'inquiétude  
que je sois une élève "en retard", m'obligèrent  
à faire des devoirs de vacances; je m'y pliais,  
parce que leur crainte m'avait ébranlée.

Pendant ce temps, Marcelle préparait  
une fois encore un trousseau de pensionnaire  
et m'apportait <sup>chaque</sup> chose au n° 21. Le temps passait  
vite - Renée faisait ses dernières photos, jouait  
encore souvent du piano avec Marie, et nous  
parlions peu de la prochaine séparation...

Marcelle et Vivise allaient donc rester  
seules à la maison - Vivise reprendrait le chemin des  
"Oiseaux" - Elle aimait sa classe, sa "maîtresse"

En cette fin de septembre, j'ai arpenté plusieurs fois le jardin. — Je voulais le fixer en moi, avec tous mes désirs confus — C'est en rentrant un soir que Marcelle me remis, en douceur, une pièce de 5 frs, fruit de petites économies au cours du dernier mois: elle savait que toute pensionnaire a besoin "d'argent de poche".

C'est le 1<sup>er</sup> fois que je me voyais offrir une telle somme, qui serait bien "à moi" —

Chère Marcelle!

si maternelle pour ce groupe d'enfants, en fait, peu nombreuses. Je la voyais partir, vêtue de sa cape de drap bleu foncé, pourvue d'un capuchon! Ce "sur-vêtement" porté par la majorité des écoles protégeait toute la personne, le carballé compris, contre la pluie, le vent, le froidure. Longtemps nous avons gardé cette cape qui permettait de courir au jardin par mauvais temps! —

Renée et moi sommes donc parties pour Bourg deux jours avant le rentrée. Papa et Jean nous accompagnaient à la gare! —

Arrivées à l'Institution alors que le jour baissait, nous fumes introduites au bureau de la Directrice. Celle-ci nous attendait vêtue de noir, le visage éclairé par la lumière d'une lampe à pétrole, visage calme avec de beaux yeux gris, des cheveux flous grisissants, tout un ensemble sympathique. Elle expliqua à Renée la vie et l'esprit de "de Maison." Puis tandis que Renée dînait avec les Professeurs déjà en place, je prenais mon repas seule dans un grand réfectoire —

et seule encore, je montai au dortoir, guidée par  
une personne en robe noire qui me désigna <sup>mon</sup> <sup>119</sup>  
lit - J'entrai dans une petite cellule dont les murs  
étaient de calicot blanc = un lit de fer, une chaise,  
meublait cet espace étroit - Je me faufilais  
dans mes draps sans émoi, sans pensée: je  
subissais les événements! -

Lorsque deux jours plus tard arriva le  
Contingent des pensionnaires, j'avais revêtu l'u-  
niforme = une jupe noire plissée, le tunique  
de même tissu portait un col marin garni  
de brosses rouges, dont j'étais dépeinée,  
étant en deuil - Pour les officies et le promenade,  
un chapeau breton de feutre noir, avec galon  
rouge autour de la ceinture - Le mien portait  
un galon noir, bien entendu! -

Je me suis bien vite adoptée à  
mes nouvelles compagnes, pensionnaires com-  
moi! J'avais quitté un milieu de filles in-  
différentes où nulle conversation<sup>n</sup> était possible  
(milieu d'externes exclusivement) et je trouvais  
des compagnes ouvertes et gentilles... Les Pension-  
naires

Bien vite les "grandes" dont j'étais forméent un petit cercle des plus sympathiques. Pour brinnous connaître nous avions beaucoup de choses à nous dire! Le "vous" entre nous, était imposé par le Règlement, mais facilement adopté, il n'a aucunement freiné notre spontanéité. C'est ainsi que, dans l'amitié, je connus Jeanne, discrète très attachante, un peu plus âgée que moi. Elle reprenait ses études, sous le volonte' d'un oncle prêtre, qui voulait qu'elle prit ses diplômes classiques. Elle était "en retard" sur le programme scolaire, mais travaillait avec acharnement, sans se "dissiper" comme disait le Directeur! - Marguerite et Suzanne devinrent de très bonnes compagnes: elles étaient cousines, toutes deux orphelines, élevées par deux tantes célibataires, de cette bourgeoisie rurale assez "rétro". Suzanne voulait des examens pour fuir le maison familiale; Marguerite au contraire s'y accrochait. Marguerite intelligente et gaie

121  
était terriblement infirme : une double coxalgie  
lui rendait toute marche pénible ... mais l'une  
de nous était toujours prête à lui donner le bras  
pour traverser les couloirs. <sup>et monter les escaliers.</sup> Cécile comptait notre  
petit et an qui se retrouvait en classe, en récréation  
au réfectoire etc. ... Cécile petite et dodue, riieuse  
et bavarde à l'excès, était de mentalité très  
enfantine : un rien l'amusait ! Elevée par des parents  
très religieux et austères, elle en gardait, dans sa  
foi de vivre, une piété profonde. Nous étions  
compagnes de rang en promenade ... il fallait  
alors que j'écoute le récit de toutes les prières,  
les neuvaines, les "oraisons jaculatoires" qu'elle  
faisait régulièrement ... j'écoutais ... c'était  
pour moi si inattendu après une longue vie  
en école laïque ! ... Le soir, en étude de  
cinq à sept heures, Cécile était la seule  
parmi nous, qui acceptait la récitation du  
chapelet - Dès que sonnaient six heures,  
nous devions fermer livres et cahiers (nous  
aurions été tentées de continuer à étudier) et  
la surveillance commençait "le chapelet" -

X Je ne dévalorise pas la sainteté de S<sup>te</sup> Thérèse de l'Enfant Jésus.  
 Au contraire, car elle a su s'affranchir avec sagesse des idées chrétiennes, des conventions de sa famille naturelle et de sa famille religieuse, pour développer sa personnalité dans le véritable amour de Dieu - Il en est ainsi de la vraie sainteté !

Nous n'aimions ni la prière ni l'interruption du travail... Le dernier "amen" était. Il exprime, Cécile faisait un petit signe à la surveillante qui se penchait, et filait "au piano" - C'était la son unique vrai travail. Son grand Père était "Compositeur", et elle s'adonnait à jouer impeccablement ses œuvres... Elle avait un oncle Prêtre, célèbre dans son milieu ecclésiastique, par ses écrits et sa valeur spirituelle - Sévère, froid, naturellement, il venait voir sa nièce... elle-ci se rendait au parloir avec un air compassé qui ne lui eût servi point. Elle y recevait remontrances et conseils, comme il se devait... et elle nous revenait souriante et enjouée... les admonitions de l'oncle étaient oubliées !

Je me suis attaché sur la personnalité de Cécile, car elle-même et son milieu étaient, déjà à cette époque, je crois, assez anachroniques !  
 X Dans la Vie de S<sup>te</sup> Thérèse de l'Enfant Jésus, on reconnaît le milieu religieux compassé, figé par les préceptes de bonne tenue, de bonnes pensées, qui enserraient

Involontairement je comparais le Maman de Cécile et notre Maman. --- D'après l'aspect extérieur il n'y avait rien de commun entre les deux personnes. ---

la personnalité, comme les corsages bien baleinés ~~croisés~~ <sup>123</sup> de l'époque Napoléon III enserraient le buste des femmes. Mais après 1900 le mode avait déjà évolué... le milieu de Cécile n'avait pas suivi!

Je reviens à mon milieu "pensionnaire". Les semaines passaient et sondaient notre amitié d'élèves. --- Marguerite surtout avait toute ma sympathie, et j'en sentais la réciprocité. Sa conversation était un charme, comme son infirmité lui permettait de lire beaucoup, elle avait toujours de nouvelles histoires à nous raconter, elle retenait les devinettes, les rébus de "l'étoile nocturne", revue pour adolescents qui paraissait chaque semaine, et se divertissait à nous les exposer. Je l'entends se mesurer gentiment, mais nettement de nos explosions sentimentales... pour des idées... ou des personnes! En fait, avec le recul des années, je crois que Marguerite, à son insu, a beaucoup contribué à maintenir entre nous, grandes adolescentes, cette ambiance saine et sainte (sa piété profonde impressionnait) qui nous faisait vivre tranquillement, à notre place!

Je ne savais pas, à l'époque, qu'effectivement nous vivions à une heure dite "légale".

Nous étions réveillés au son de la cloche qui suivait d'assez près le son du tambour <sup>qui se levait aussi</sup> des lycées de garçons, non loin de chez nous! —

Je ne résistais pas à retracer ~~une~~ journée d'une pensionnaire: lever à 6 h <sup>(1)</sup>/<sub>2</sub> (heure solaire!) de surveillante fermait nos rideaux, disait "Benedicamus Domino", nous répondions "Deo gratias" et hop! nous sautons du lit qu'il fallait décrocher aussitôt — Toilette rapide — "Les grandes se coiffaient entre elles, et coiffaient les jeunes pensionnaires. Les lits étaient faits avec l'aide de notre voisine

7 h <sup>1</sup>/<sub>4</sub> Meste à la chapelle, pièce à l'intérieur de la maison, au dessus des classes, et servant exclusivement au culte

7 h <sup>3</sup>/<sub>4</sub> déjeuner: bol de café au lait ou de chocolat — Pain servi en tranches, à volonté —

8 h <sup>1</sup>/<sub>4</sub> d'écoute en classe — En attendant les externes, nous bavardions soit avec le professeur, soit entre nous, ou bien nous révisions nos leçons —

8 h <sup>1</sup>/<sub>2</sub> Classe qui débutait par la prière, prière ou méditation, ou lecture d'évangile, selon le temps liturgique

10 h <sup>1</sup>/<sub>2</sub> Récréation dans une cour immense donnant sur un grand pré —

Nous buvions eau et vin midi et soir -  
à 4h eau à volonté! —

10<sup>h</sup><sup>3</sup>/<sub>4</sub> Cours - 11<sup>h</sup><sup>1</sup>/<sub>2</sub> départ des externes - Une <sup>125</sup>  $\frac{1}{2}$  h  
d'études p<sup>r</sup> les Pensionsnaires avant le déjeuner de 12<sup>h</sup>  
Montée au réfectoire en silence; debout devant  
notre place, nous attendions un nouveau "Benedicemus  
Domino", et en disant "Deo gratias", on s'asseyait  
vite pour bavarder pendant que le surveillant  
et le personnel organisaient le service! — Le menu  
variait assez dans le cadre de "l'œuf, la viande  
le légume, le dessert" — En général la cuisine était  
très bonne et il n'y avait pas de ceprise au réfectoire.  
On remplaçait le poisson et le fromage aux en-  
fants qui ne les supportaient pas par quelque autre  
nourriture. — Les serviettes de table, notre couvert d'argent  
notre timbale nous appartenaient en propre — Après  
le repas, on apportait sur chaque table un grand  
pot d'eau chaude où nous lavions nos couverts,  
car ceux-ci, bien qu'marqués, ne devaient pas  
descendre à la cuisine — Puis nous les roulions  
dans nos serviettes de table qui s'enfermaient dans  
nos poches — serviettes dûment marqués aussi —  
Celui-ci restait sur la table à notre place! —  
Après le repas, nous descendions, tous

Ces jeux étaient prolongés le Jeudi et le Dimanche  
Ils provoquaient beaucoup de contestations, de disputes,  
Mais Marguerite, arbitre rigide, tranchait sèchement,  
de façon juste, nos conflits, nous nous soumettions  
à ses décisions. Du reste, assise près de nous,  
elle jouait vraiment avec ses yeux.

Le Jeudi et le dimanche nous nous levions vers  
7h, la messe étant à 8h, nous déjeunions aussi après la  
messe, en raison de la Communion. Après ce déjeuner  
nous remontions au dortoir pour faire nos lits "en plein",  
c.à.d. retourner le matelas etc...

Ces mêmes deux jours nous allions en prome-  
nade après le repas de midi, en strict uniforme!

Ces mêmes deux jours pendant l'étude du soir se  
déroutait le défilé des bains de pied. Par équipe nous allions à  
la buanderie. Il y était permis de bavarder... et de rire!

en rang et en silence, dans le cour de récréation 126  
Oh! le belle cour! une vaste terrasse, surplombant  
un grand pré et continuée au sud par le jardin  
desservi par de longues allées, en particulier l'allée  
des acacias dont l'accès nous était aussi permis!

Avant l'arrivée des externes nous avions  
tout l'espace désiré pour déployer nos jeux, en  
particulier le jeu de croquet, le jeu de barre...

Les cours reprenaient à 1h $\frac{1}{2}$  (13h $\frac{1}{2}$  actuel)  
jusqu'à 4h $\frac{1}{2}$ . Alors, de nouveau, arrivée en rang  
au réfectoire pour le goûter, et toujours "Benedicamus Do-  
mino" avant de nous asseoir.

Suivait la Récréation! 5h $\frac{1}{4}$  étude jusqu'à 7h.

Souper! = Potage, œufs ouvent - légumes  
dessert - Puis à peine  $\frac{1}{2}$  d'h de récréation  
dans un grd couloir qui relie le bâtiment  
principal à la porterie. En farandole, nous  
chantions tous les chants d'autrefois: "Melborough  
& en re-en genre" "Il était un petit navire"... et  
Nous en trouvions des déjeuners...

Le quart d'h. passé nous descendions  
cirer nos chaussures! - Car le bon de la Cour

Une personnalité - 12 ans - avait surnommé "M<sup>lle</sup>  
l'Économe", le bougie Jablonsky, qui au début  
alors au chapitre de l'électricité... -- Le bougie n'écrit  
plus, et M<sup>lle</sup> l'Économe non plus! -

malgré les gravis, et des routes, nous en faisions <sup>(127)</sup>  
une obligation. Nous avions une brave surveillante  
qui nous permettait de bavarder « pourvu qu'on  
ne fasse pas trop de bruit » - Nous respections son  
désir, car si nous étions sages, elle pouvait s'adon-  
ner à son activité favorite : crocheter de la dentelle.  
Nous l'avons vu réaliser <sup>en un an</sup> ainsi une dentelle de 80 cm.  
de haut / 2 m. de long -) dentelle destinée à une  
aube! - Elle nous associait au nombre de petites  
roses crochétées dans une journée, et nous affirmait  
que nous participions ainsi à la confection de  
l'ensemble! -

Après le cri de des souliers, grand silence!  
Prière à la chapelle, montée au dortoir. Le silence  
du dortoir était rigoureux - Après la toilette du  
soir, les grandes fermaient leur rideau, et en  
récitant 9. 9. dizaines de chapelet on se mettait au  
lit, non sans avoir plié soigneusement <sup>ses</sup> habits  
sur ~~la~~ chaise. L'Économe (Mademoiselle l'Économe)  
présidait au coucher <sup>et au repas!</sup> : c'était une grande personne  
maigre, grave, tenait le lit, ne souriait jamais.  
Souvent avait d'ouvrir nos rideaux pour le bon

Quand j'ai pris la Direction, en Octobre 21, les coutumes de la vie des Pensionnaires n'avaient pas variées, bien que Renée ait déjà amélioré bien des usages durant le court temps de sa Direction -

Mais Simone Benoit a rédigé avec humour le déroulement de la vie des internes de son temps et a lu sa "rédoction" lors d'une réunion d'Anciens elle fut très applaudie ! Ce film d'un temps bien périmé était tout de même agréable à écouter ! Ses souvenirs sont gardés dans mes archives -

usage, et d'éteindre la lumière, elle nous faisait de courts reproches sur notre impolitesse, nos sottises etc... (128)  
Je trouvais ces petites sermons ridicules et déplacés : Chacune de nous pouvait rire ou hausser les épaules derrière son rideau protecteur... et je pensais que jamais, jamais, je ne ferai à quiconque des observations sans regarder bien en face mon interlocutrice -

Après quoi M<sup>lle</sup> l'Économe ouvrait nos rideaux, éteignait le gaz ; alors, la veilleuse jetait son clou obscur sur la pièce... et nous disions : "Bonne nuit Madame !" — Progressivement, le repos de la nuit ~~qui~~ nous préparait au jour suivant !

En général nous étions seules au dortoir... Ma petite cellule blanche était contiguë à celle de Marguerite à droite et de Jeanne à gauche - Jeanne et moi avions pris l'habitude de nous donner une poignée de mains <sup>à travers le rideau</sup> devant notre lit. Un soir calculant bien mon coup, je mordais la main qui s'avancait dans l'étoffe... Surprise ! Jeanneousse un cri ! Aussitôt, M<sup>lle</sup>

129  
L'économe eut ouverte ma porte de colicot blanc, et  
ne vit qu'une fille tranquille qui pliait avec  
soin, ses vêtements sur sa chaise!

Notre vie d'internes n'était pas morose,  
car tous nos professeurs, bienveillants, affectueux  
même, permettaient beaucoup de spontanéité,  
d'échanges d'idées avec elles - ; nous étions  
appelées<sup>gn</sup> par nos prénoms, ce qui donnait un  
mode de familiarité à nos relations.

J'ai associé, un 1<sup>er</sup> Auit, le professeur de  
Lettres à une farce que je voulais faire à Jeanne.  
Mlle Chol s'est prêtée de bon cœur à mon inten-  
tion: il était rigoureusement interdit d'avoir  
bonbons ou sucreries dans ses poches ou son  
bureau. Grâce à Renée j'ai pu avoir un sac  
de pralines que je cachais à travers les livres  
de Jeanne. A l'inspection des bureaux, la  
"faute" fut découverte... Tandis que nous  
riions sous cape, Jeanne resta imperturbable,  
regarda gentiment le professeur qui en fut  
désarmée! Mon coup était raté - Nous  
avons partagé en chœur les pralines!

130  
--- Nos distractions variaient! ... Nous, les  
Grandes, avions un cours d'opologie dans une  
petite salle particulière - Un jour, la classe  
décide de m'enfermer dans le grand pla-  
card où l'on rangeait nos dessins afin que  
je sorte tout doucement quand le Prêtre dirait  
« Qui est Blanche? » - Je m'opposais curieusement  
à cette comédie, et me débattaï comme un  
diablot contre une douzaine de filles qui me  
poussaient vers ce placard ... nous luttions  
allègrement quand M<sup>r</sup> L'Aumônier entra ...  
Mes compagnes me lâchent, et vite chacune  
à sa place ... en continuant de rire ... Mais  
si la courte prière "Veni sancti spiritus ..." rame-  
ne le sérieux chez mes compagnes; <sup>Quant à</sup> moi, éner-  
vée sans doute par ma résistance, je continue  
mais à pouffer entre mes mains - L'Aumônier  
patient, demande la cause de cette exaltation ...  
(Que répondre?) <sup>si non rien d'avantage! ...</sup> Finalement, devant toute la classe  
quelque peu choquée, il me prie de prendre  
la porte - J'obéis, calmée net! -  
Ce fut la première et la dernière fois

131  
que je fus mise à l'école d'un cours... et de  
quel cours! - M<sup>lle</sup> la Directrice, les Professeurs,  
ne connurent jamais cette incarte, au fond  
de mon cœur, j'étais reconnaissante, à M<sup>lle</sup>  
L'Humoriste, de son silence! -

Je n'ai parlé jusqu' alors que des  
Pensionnaires - Les externes, plus nombreuses  
que les internes, partageaient nos cours, bien en-  
tendu. Il n'y avait guère de trait d'union  
entre les unes et les autres... Les externes appar-  
tenaient à la haute bourgeoisie de Boulogne, et même  
dans leur simplicité nous sentions leur suffisance.  
Elles venaient en classe gantées, et soigneusement  
habillées, quelques unes étaient accompagnées  
par une servante qui se tenait derrière  
elles, portant leur cartable! - Ces grandes filles  
qui semblaient plus âgées que nous en raison  
de leur toilette, fermaient un clan fermé:  
leur conversation futile et insaisissable s'oc-  
cupait des potins de la ville: naissance,  
mariage - beaucoup mariés - décès, ~~mode~~ nou-  
velles qui n'intéressaient nullement les Pensionnaires.

132

Du reste, leur conversation était à demi-mot, avec des allusions qui les faisaient pouffer de rire! Rien de franc, de net, dans leur dialogue! Notre genre de relations entre Pensionnaires étaient bien différent!

Ces externes se connaissaient depuis leur enfance, car leur vie scolaire s'était passée au "Couvent de Saint Joseph" de Bang. Les lois de 1904 avaient ordonné la fermeture des Ecoles congréganistes. Par quelle exception, les Religieuses de St. Joseph avaient-elles pu garder le droit d'enseigner jusqu'en 1909? C'est alors qu'un Comité de Parents organisé par notre Curmônier, - M<sup>r</sup> L'abbé de St. Trivier - avait fondé "le Pensionnat du Sacré Coeur" pour prendre la succession des Religieuses.

A cet effet, le Comité avait acheté un couvent de Capucins délaissé de la Ville par les lois "scélérates" - comme on disait, et en avait fait un "Saint Cyr". La propriété était vaste et en marge de la Ville à cette époque, mais la maison fut sommairement adaptée à un "Pensionnat-Externat" pour jeunes filles. Le Comité n'avait pas les

M<sup>r</sup> L'abbé de S<sup>t</sup> Trivier fut aumônier du "Sillon";  
il était donc cet "prêtre d'avant-garde".  
Quand le Sillon fut condamné par Rome,  
il se soumit et aida tout son groupe à accepter  
respectueusement la sentence de Rome. Néanmoins  
il subit les injures des "conservateurs" ennemis du  
Sillon!

largesses de M<sup>me</sup> de Maintenon!

133

Du temps où les Religieuses enseignaient, elles  
étaient titulaires de deux écoles: le "Premier Pensionnat"  
ouvert à "la Bourgeoisie", et le Second... où le disposi-  
tion des familles moins aisées. Ces deux établissements  
étaient nettement séparés socialement parlant.  
Quand l'abbé de S<sup>t</sup> Trivier y fut nommé aumônier  
en 1903 ou 4, son titre de noblesse obtint que ses  
Cours de catéchisme fussent communs aux deux  
écoles: les Religieuses, inconscientes ou non, dans  
cette salle où se réunissaient des enfants de même  
âge, préparèrent des chaises pour le "Premier Pensionnat",  
et des bancs pour le Second!..... Ceci au début  
du XX<sup>e</sup> siècle! -

Ces détails, étrangers à mes mémoires, expliquent  
le différent de tournure d'esprit entre pensionnaires  
et externes -

Ces filles que je jugeais si frivoles, qui  
d'ailleurs s'intéressaient si peu à leurs études,  
me scandalisèrent peu après le reuhié. -

Le 15 Octobre nous reuhiions <sup>en classe</sup> (c'est après midi-là), comme  
à l'ordinaire, nous reuhiions nos bureaux, nous

134  
conversations avec le professeur en attendant les externes  
qui tardaient à venir... Quart d'heure après quart  
d'heure, nous attendions toujours, et le professeur ne  
pouvait commencer son cours. Que signifiait cette  
absence concertée? ---- Ces demoiselles arri-  
vèrent ensemble, 9.45 minutes avant le <sup>sortir des classes,</sup> et expliquèrent  
avec désinvolture qu'elles avaient passé la soirée  
avec une ancienne maîtresse, qu'elles "aimaient  
beaucoup" pour lui souhaiter sa fête --  
Elle s'appelait de "Mère Marie Thérèse" dont elles  
parlaient souvent en racontant leurs confi-  
dences personnelles! --

Notre professeur fit seulement re-  
- marquer doucement qu'il fallait pre-  
venir de cette absence -- Aucune excuse  
ne fut formulée!

Ma fureur ne pouvait s'exprimer,  
et j'imaginai facilement la sanction  
qui aurait été imposée par mes anciens  
professeurs après un tel déréglement.  
J'attendais curieusement la  
"Réunion générale" du Samedi suivant.

On disait l'Ordre très riche, et les externes  
expliquaient comment la fameuse Thérèse Humbert  
leur avait exproprié des millions !! ??

(1) Des religieuses étaient même affectées à la lingerie  
et à l'infirmerie des deux lycées de la ville. - Voyez leur  
importance!

Comment M<sup>lle</sup> de Dinechin punirait-elle cette  
faute insolente? ... Mais il n'y eut aucune allusion  
à ce fait: il s'avérait <sup>donc</sup> qu'on ne voulait pas la  
sanctionner - J'en restais impressionnée, et ha-  
mais fortement la Religieuse qui aurait dû,  
à mon sens, ne recevoir que pendant 48 heures  
ces vœux, si chers soient-ils à son cœur.

Les Pensionnaires étaient de mon avis, mais  
Suzanne et Marguerite exprimaient seules leur  
réprobation... Pourrait-on juger "l'Ordre de  
St-Joseph", qui, dans ce temps-là, régissait  
toutes les œuvres charitables du diocèse: <sup>Ecoles,</sup> Hôpitaux,  
Cliniques psychiatriques, ophthalmats, maisons de  
Vieillards! (1) - Un Ordre de Besançon avait  
fondé dans la ville un hospice pour "fraternelle"  
comme on dit, et l'avait appelé "La Charité"  
Les mauvaises langues disaient "St-Joseph (en tem-  
porel le couvent) ont tout, sauf la Charité!"

Je me laisse aller à des cancanes!

Je reviens à un des points forts  
de la vie des élèves: la Réunion Générale -

Elle avait lieu au début de l'après midi du Samedi. Toutes les élèves étaient réunies dans la salle d'étude. Nous y assistions en uniforme, et gantées. M<sup>lle</sup> la Directrice appelait chaque élève par son prénom et nom, celle-ci se levait et entendait le verdict qui le concernait:

L'appréciation: L'appréciation portait sur la piété, la conduite, le travail, l'exactitude, l'ordre.

Très Bien, Bien, Assez bien, Mal, étaient le quotient de cette appréciation... quotient aléatoire!

L'ensemble des élèves n'avait que des "Très Bien"; les bavardes recoltaient Bien ou A. Bien en Conduite, les paresseuses, en travail. - Le "Mal" en conduite était rarement décerné, et s'appliquait à une faute grave... C'est pourquoi je m'attendais à un "Mal" en conduite pour mes Compagnes en raison de leur absence concertée et prolongée.

Après cet appel nominal de toutes les élèves, M<sup>lle</sup> la Directrice nous rappelait sur un ton sévère quelques points du Règlement. Ce Règlement nous avait été lu et commenté dès le

(1) Je signale cette phrase rituelle de Monsieur l'Aumônier, parce qu'une Ancienne élève me l'a rappelee dernièrement et écrivait « aucun prêtre actuel n'a plus ce don de simplicité quasi divine, de cette bonté surmotuelle qui nous rendaient facile l'aveu de nos péchés ! »

Les notes de chaque élève étaient transcrites sur un carnet qui était signé par les Parents et rapporté, ouvert à la page de jour, à la Maîtresse de garde ! -

Après cette "Réunion générale" que nous ne faisons guère, le soir du Samedi appartenait aux élèves - Dans leur classe respective, plus de cours... étude libre... bavardage descriptif adéquat... Pendant ce temps libre, avait lieu les confessions à la chapelle - Il nous était recommandé de nous confesser tous les 15 jours, mais aucune obligation ne pesait sur nous. - Cependant l'habitude de vivre en vie réglée, dirigée, nous inclinait tout naturellement, tout simplement, à obéir - Je n'ai jamais entendu une élève s'insurger contre cette tradition... - Du reste, ces confessions étaient rapides : jamais de retour en arrière, ni de questions, simplement « ma bonne et chère enfant, <sup>(1)</sup> demandez pardon à Dieu de tout votre cœur, et appliquez-vous à bien l'aimer » Je résume la petite homélie qui variait selon les fêtes

J'écris ceci en pensant à Simone de Beauvoir (138)  
Dans ses mémoires elle raconte sa dernière confession dans  
la Maison religieuse où elle faisait ses études, elle y ter-  
minait sa Philo... et allait régulièrement se confesser,  
comme nous. Il advint alors qu'à cette occasion,  
l'Annuaire de la Maison le questionna sur ses lectures,  
sur ses conversations... Il était, dit-elle, visiblement  
alerté par les Religieuses qui redoutaient l'esprit d'in-  
dépendance, de critique, de leur élève.

Simone en conceut une rage secrète qui  
mit définitivement fin à toute confession future.

Cet incident ou accident ne pouvait se  
produire chez nous. M<sup>l</sup> l'Annuaire n'aurait pas toléré  
qu'on lui parle des élèves. Notre vie en classe, et notre  
vie religieuse était séparée par une cloison étanche.  
Instinctivement, nous le savions.

liturgiques - Tout était direct, bref, banal en soi. (138)  
Je me confessais donc tous les 15 jours, et non tous les  
mois comme jadis... mais enfin, enfin je compre-  
nais le petit mot du prêtre, comme je comprenais  
les mini-sermons des jeudis et jours de fête, à  
la messe. Notre chapelle était une pièce som-  
maire, située au dessus des classes - Tous les  
premiers Vendredi du mois, le S<sup>t</sup> Sacrement  
était exposé dans l'Hostensoir, et les classes, à  
leur tour de rôle faisait une demi heure d'adoration.  
Pendant les mois d'octobre (mois du Rosaire) de  
Mai (mois de Marie), de Juin (mois du Sacré-  
Coeur patron de la Maison) Monsieur l'Annuaire  
présidait au "Salut du S<sup>t</sup> Sacrement" après la  
classe de grande heures (c'est-à-dire 16 heures)  
Externes et pensionnaires y assistaient, et  
tous les professeurs, bien sûr! - Cette céré-  
monie courte et vivante en raison des lu-  
mieres, encensements, chants qui l'animaient  
ne nous pesait pas, bien qu'il faille y assister  
correctement vêtu, et ganté!

À tous points de vue, j'étais donc euhée

(139)  
(1) Je me demande ~~encore~~ pourquoi l'Église de France n'a pas profité de la suppression des congrégations enseignantes pour renouveler "ses écoles". — Les lois laïques avaient organisé dans les plus petites campagnes des écoles merveilleusement structurées, si les cours de Religion en étaient exclus, les programmes scolaires, les livres étaient parfaitement adaptés à l'enfant. Pas de routine : une progression bien conçue de la formation "classique" qui donnait aux écoliers, dès leur jeune âge, une notion élémentaire, mais nette de toutes les connaissances du siècle.

Le Programme du Certificat d'Études apprenait parfaitement à lire et à écrire !. — Sa suppression est une erreur déplorable!

"L'école privée" n'a pas su se mettre à ce diapason et rénover complètement son programme et ses méthodes. Elle s'est appliquée à tenir, à continuer l'enseignement congréganiste contre vents et marais, jus qu'après la guerre de 14.

Et les Evêques n'ont pas compris que cet enseignement laïque et estimable dans ses limites, déchristianisait l'enfant. Insensiblement l'instituteur, par sa valeur professionnelle éclipsait le ~~ministre~~ du Curé.

Malgré tout longtemps encore les Parents ont fait confiance à l'enseignement "privé".

Renée, dans sa classe de dixième, a imparé le programme officiel. La Directrice en fut émue, mais laissa faire... Elle acceptait difficilement que les élèves apprennent "le Cid" ! —

(139)  
dans une vie tout à fait différente de celle que j'avais menée jusqu'alors. (1) Je ne regrettais qu'une chose : les beaux cours de mes anciens professeurs, ces cours que j'écoutais avec intérêt et qui me dispensaient en partie d'apprendre à fond mes leçons. — Au Pensionnat les professeurs ne s'écartaient pas du livre, ne donnaient aucune explication complémentaire ; par bonheur nos livres étaient très complets, très précis, mais il me fallait beaucoup travailler avec eux en étude pour suivre intelligemment le programme scolaire. — J'ai enfin "appris" mes leçons, et mes notes de classe satisfaisaient Renée. J'obtins sans peine mon Brevet, à la fin de l'année scolaire.

Je semble oublier la famille ! — C'était impossible : Par faveur la Directrice avait permis que je monte dans la chambre de Renée, tous les dix ou onze soirs après les vêpres. L'accès des chambres des professeurs était interdit aux élèves.

Avec Renée qui écrivait Jeudi et

(140)  
collèges de garçons étaient tous à la page et  
leurs professeurs-prêtres étaient des érudits

En fait le XIX<sup>e</sup> siècle avait ignoré le souci de  
la formation intellectuelle des filles! --

(140)  
à Marcelle, et plus souvent encore à Marie, je  
lisais et relisais leur réponse. Renée écrivait aussi  
chaque semaine à Jean qui répondait au même  
rythme. Nous avions ainsi deux heures devant  
nous pour parler de Marcelle qui veillait sur  
Vivise, de Jean qui dans toutes les disciplines gar-  
dait les premières places. Cette année là, nous  
n'avons pas eu de vacances à la Toussaint, Marcelle  
n'a reçu que Jean pendant 48h. Nous sommes  
retournés près d'eux tous qu'au Nouvel An, les  
pensionnaires étaient tenues de célébrer Noël au  
Pensionnat. C'était cruel de nous imposer cette  
présence en milieu scolaire. Bien sûr, on nous  
gâtait un peu ce jour-là: Après les <sup>trois</sup> messes  
de minuit, et le réveillon qui nous offrait  
une tasse de chocolat et une brioche, nous  
remontions au dortoir pour trouver dans  
nos pantoufles déposées au pied du lit, une  
orange, q. q. papillottes, et une belle image  
de l'Enfant Jésus. Nous mangions orange  
et papillottes, au réveil, dans notre lit.  
Néanmoins, la journée nous paraissait longue!

a. Nous fractions en vacances deux jours après Noël pour rentrer dans la semaine après le Nou-  
 j - vel An. — Jean était donc arrivé  
 avant nous, et tous trois nous recevaient  
 bras ouverts : Oh! Cette joie du retour!

Immédiatement nous reprenions nos  
 habitudes, nos places à table, notre participa-  
 tion au ménage, notre prière du soir en  
 commun — Jean restait debout, les bras  
 croisés — comme un homme! Marie  
 venait tous les jours et partageait nos fava-  
 -des! — Ce temps a passé comme  
 un rêve... Papa était là pour le nouvel an et  
 a participé avec Marie aux échanges de cadeaux.  
 Vivise n'a pas mis ses souliers sous le Cheminée.  
 Nous avions tous franchi une nouvelle étape  
 de vie! — Jean a rejoint son collège le len-  
 demain du 1<sup>er</sup> janvier, Renée et moi avions encore  
 trois jours à vivre "chez nous". Je voyais le matin  
 partir Vivise à son école, revêtir seule cape et  
 petit chapeau rond... On ne l'accompagnait plus!!

(1) Une écolière actuelle est stupéfaite de cette alternance des cérémonies religieuses et des jeux, alternance que nous vivions avec le même enthousiasme. J'ai pour référence le témoignage des Anciennes qui l'ont vécue comme moi. Dans toutes les Religions, les cérémonies étaient de joyeuses expressions en faveur de la Divinité. Le Moyen Age chrétien en donne de beaux exemples. Il faut arriver au XIX<sup>e</sup> siècle, siècle du Romantisme, où le sens de Dieu s'apauvrit dans les esprits et donne à penser que cérémonies religieuses est synonyme d'obligation et de morosité. — Devant le S<sup>t</sup> Sacrement exposé, le groupe priait à voix haute et chantait allégrement! —

(2) Ces jours-là, des masques sous des déguisements variés circulaient dans les rues, buvaient, dansaient jusqu'au petit matin. Le jour du "Mardi Gras", dans toutes les villes et les villages on promenait un boeuf dont les cornes étaient fleuries et enrubannées. Ces coutumes ont en partie disparues après la guerre de 1914

142  
Marcelle nous vit reparti avec peine, nous la quittions aussi le cœur serré; Marie appuyée dans ses paroles, stoppait toute émotion. Elle continuait à voir Marcelle et Vivie chaque jour en rentrant de classe —

Je reprenais ma vie de pensionnaire, mon uniforme, mon travail d'étude; Je retrouvais Marguerite et toutes mes compagnes avec joie. J'eus l'impression que ce trimestre laissait peu de temps pour le rêve! — A Mardi-Gras nous avons joué quelques comédies, quelques sketches, disait-on, où je tenais plusieurs rôles dûs à ma voix sonore, à mon chant!... Les Anciennes élèves assistaient à ces jeux. Et chose curieuse, ces jeux alternaient avec des heures d'adoration devant le S<sup>t</sup> Sacrement exposé, <sup>à la chapelle (1)</sup> car durant 3 jours, — avant le Mercredi des Cendres, nous fêtions les "Quarante heures". Ces adorations avaient lieu dans toutes les églises pour contrepbalancer et réparer devant Dieu, les orgies qui se déroulaient dans ces jours "Gras", comme on disait. (2)

Nous préparions 15 j<sup>rs</sup> à l'avance les chants qui devaient illustrer la "Distribution des Prix". Comme dans tous les établissements scolaires la "Distribution des Prix" était solennelle - Chez nous, de hautes personnalités religieuses et civiles présidaient l'assemblée des Parents et des élèves!

Une élève des Grandes Classes, en général celle à qui incombait le prix d'honneur liait un compliment à l'assemblée et élevés, celle qui devait faire le discours d'usage!

Puis venait la lecture du Palmarès, chaque élève se déplaçait alors dès la nomination de son nom et suivait son professeur qui portait son livre, et se couronne doré, et l'un des Présidents. Celui-ci remettait le livre et l'effort et posait sur sa tête la couronne!... C'est ainsi qu'on regagnait sa place!!!

Les lauréats recevaient un livre relié, couverture cartonnée rouge et or, pour chaque 1<sup>er</sup> prix. Le prix d'excellence remis par l'Inspecteur d'Académie était un beau volume.

Le collège de Charolles avait grande réputation dans la région pour la valeur de son enseignement et de sa discipline. Le Proviseur, M. Troulon, était l'homme de devoir de la force du Ferme.

143  
A la fin du second trimestre, se déroulaient les examens oraux: Devant les personnalités qui composaient le Comité fondateur de l'Institution, un professeur interrogeait chaque élève, sur chacune des disciplines du programme. Trois semaines durant les classes étaient « en examen »; et nous révisions sérieusement.

Les notes, envoyées aux Parents, comptaient aussi pour nos prix de fin d'année!

Vous pensez si nous étions heureuses de partir en vacances après la messe du Jeudi saint, qui clôturait ce temps de révision intense!

À la fin de l'année scolaire, j'obtenais mon Brevet Élémentaire, et plusieurs premiers prix! -

J'étais contente; Renée et la famille aussi. Mais Jean me surpassait en succès - Comme l'année précédente, le Collège lui décernait le prix d'Excellence, et tous les 1<sup>ers</sup> prix de sa classe. Il était hautement félicité devant un parterre de Professeurs, d'Officiers d'Académie, de Parents... et d'élèves bien sûr. Papa qui ne manquait pas cette cérémonie, il exultait! et nous ramenait son fils chargé de livres!

Commencées le 25 juillet, j'euhévois  
ces premières "grandes vacances" comme un long  
temps de liberté et de joie. Qu'elles furent courtes  
à mes yeux! — Elles ont été surtout marquées  
par la Première Communion privée de Vivise.  
L'année précédente, le Pape Pie X avait, par  
décret, demandé que les enfants soient admis à  
la Communion fréquente dès l'âge de raison (7 ans)

... Pour cette fête, Marcelle lui avait  
fait confectionner une jolie robe blanche,  
qu'elle avait brodée elle-même. René ayant  
repris la direction de la maison, préparait  
se benjamine à ce "grand acte" en lui ex-  
pliquant le mystère de l'Eucharistie, et  
en lui apprenant par cœur, les actes avant et  
après la Communion; Jean ou moi-mêmes  
Vivise à l'église où le prêtre expliquait la  
Confession! — Vivise fit sa Première Com-  
munion privée le 15 août 1911! —

Papa s'associa à cette cérémonie.  
Après cette fête il me semble que le temps  
se mit à galoper! —

Renée lisait, discutait avec Marie, jouait  
du piano, faisait des photos; j'aidais un <sup>145</sup>  
peu Marcelle à remettre nos trousseaux en  
état. Elle avait beaucoup à faire: le Collège  
de Charolles avait organisé des équipes de  
rugby, Jean nommé chef d'équipe,  
désirait que son maillot soit brodé, que  
l'indigène et ses initiales soient aux coutures  
du club. Qu'on ait dessiné le travail, il  
en surveillait de près l'exécution - Tout fut  
terminé à temps!

Et la "Renée arriva - Renée tint à  
ce que nous arrivions au Pensionnat 2 jours  
avant les élèves - Je faisais donc mon  
temps libre de lecture, les quelques travaux  
ménagers demandés par Marcelle,  
mondaine farniente en fait, et  
m'embarquait avec Renée pour une  
nouvelle année scolaire. Pepe et Jean  
nous accompagnaient en gare, et  
faisaient enregistrer les bagages! -